

FREE CONTACTS

Mark Lyon



Rapport de recherche

Mamour, Rome, 2019

En 2015, puis à nouveau en 2016, j'ai été invité à Rome par l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy (ENSAPC) à participer à l'atelier de recherche et création "Europe, la représentation d'un paysage en crise". Au moment même où la crise migratoire éclatait à travers Europe, nous en ressentions, à Rome, les premières ondes de choc. C'est justement le choc produit par cette situation sans précédent, qui m'a motivé à concevoir une réponse à l'imagerie produite par les médias, celle du pathos, de la catastrophe et de la souffrance - sans pour autant nier leur existence réelle. Il s'agissait plutôt, autant possible, de montrer un autre visage de ces personnes en exil, d'afficher une représentation alternative, en substituant à l'image de la victime celle du survivant. Je voulais ainsi tenter de valoriser la personne, et cela par un travail de portrait à la chambre. Cette méthode présupposait des rencontres intimes avec des exilé.e.s, dépassant le reportage, dans le but de réaliser des portraits pérennes dans ces contextes instables.

Fin 2017, je me suis rapproché de certaines associations et organisations rattachées aux camps "officiels", c'est-à-dire soutenus par le gouvernement italien. J'ai notamment découvert les CAS (centro d'accoglienza straordinaria, centre d'accueil spécial). Le premier CAS que j'ai pu visiter se trouvait à Infernetto près de l'aéroport de Fiumicino. Sur place, la directrice Manuela Tamburini a suggéré que je rencontre les « résidents » (ospiti) et leur demande directement la permission de les photographier. Beaucoup ont refusé par peur que leur image soit diffusée et ainsi qu'ils soient repérés par des malfaiteurs ou leur persécuteurs. Pourtant quelques-uns, fascinés par la chambre en bois (qui pouvait rappeler le rite d'aller chez le photographe vernaculaire d'antan), m'ont accordé leur confiance, excités à l'idée d'être de cette façon reconnus et mis en valeur. Les séances de prise de vue les aidaient à sortir au moins pour un moment de leur découragement aussi bien que de la dépression générale qui pesait sur le centre. Ils se sentaient mis en avant comme des hommes de caractère et dignes, une identité qui contrastait nettement avec le statut réducteur de victimes anonymes qui leur était si souvent attribuée. Peu après, et avec l'aide du sociologue Enrico Pugliese rencontré à Rome, j'ai appris que d'autres offres d'accueil et initiatives citoyennes existaient, comme Baobab, association

de volontaires venant en aide aux personnes en exil, mais aussi du projet Mediterreanea, basé sur le site verdoyant d'un monastère, au coeur de Rome, sur le mont Gianicolo.

J'ai rencontré ces personnes "freely", de ma propre volonté et initiative, mais aussi de la leur, en essayant de créer une véritable rencontre entre eux et moi. C'est un contact qui dure le temps de la prise de vue et parfois plus longtemps, aussi parce que le résultat de ce contact perdure à travers le portrait photographique. L'imgo de la personne se précise de manière indélébile sur la pellicule.

J'ai donc commencé ce projet en me rendant en Italie, six fois : dans la région de Rome, dans les Pouilles, ainsi qu'à Naples. Avec le soutien du Cnap j'ai pu réaliser quatre voyages supplémentaires en Italie afin d'élargir et d'approfondir mon projet de portraits "Free Contacts".

## Prato

Le premier de ces quatre voyages me conduisit avec mon assistant, Ugo Casubolo Ferro, à Prato en Toscane, une ville industrielle située à 15 kilomètres de Florence. Une des particularités de la ville, outre sa culture du textile et son histoire, était que la gestion de la majorité de ses usines de textile était contrôlée par la communauté chinoise, elle-même issue de l'immigration, la plus grande d'Italie.

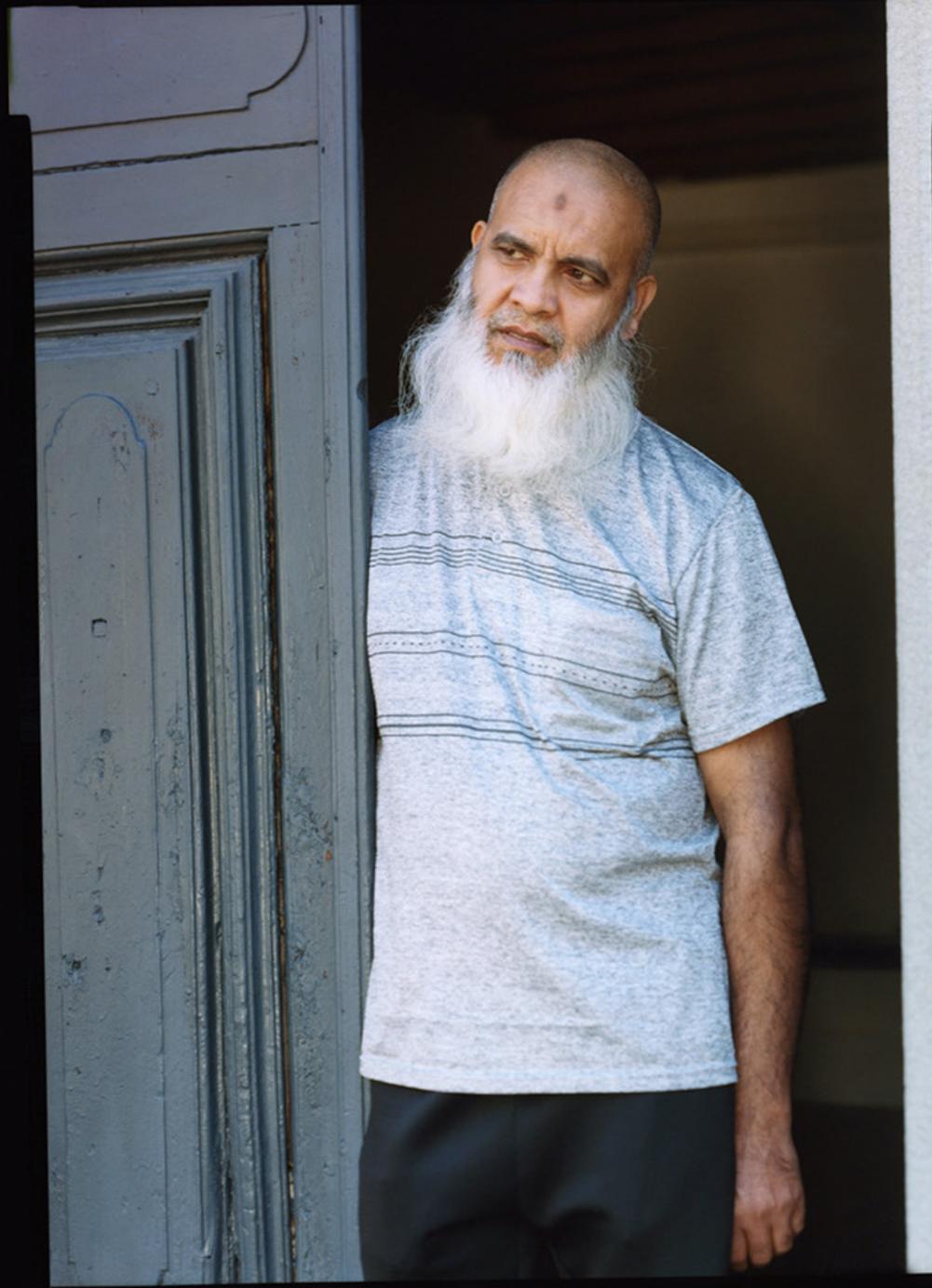
Avant d'arriver à Prato, j'ai contacté l'association humanitaire ARCI. Les membres d'ARCI se définissent ainsi :

"Nous sommes du côté de la paix, des droits, de l'égalité, de la solidarité, du libre accès à la culture, de la justice sociale, des valeurs démocratiques."

Leur engagement social comprenait un activisme auprès des exilé.e.s arrivé.e.s en Italie afin de les nourrir, de les héberger, et les aider avec les problèmes administratifs, souvent draconiens, qu'ils ou elles rencontraient. Nous sommes allés directement les voir, pour nous présenter et leur montrer un livret de tirages des portraits réalisés à

Rome un an auparavant. Sensibles à la qualité du travail et suffisamment motivés pour nous mettre en contact avec leur réseau rapidement, nous étions accompagnés dès le lendemain par deux membres de l'équipe pour visiter un village voisin où venaient de s'installer plusieurs ospiti : Khaled et Sidik, issus de deux générations différentes, récemment arrivés du Bangladesh, y bénéficiaient de l'accueil proposé par ARCI.

Plus tard, à Prato, nous avons fait la connaissance de plusieurs habitant.e.s des appartements gérés par ARCI. En photographiant des hommes dans plusieurs appartements différents nous nous sommes rendus davantage compte de la diversité de ceux ayant fui leur pays d'origine, qu'il s'agisse du Sénégal, du Nigeria, de la Côte d'Ivoire, du Bangladesh ou du Pakistan. Pour la première fois depuis le début du projet j'ai aussi pu photographier des mères avec leurs enfants. Un terrain de jeu pas loin des logements servait de cadre.



Sidik, Prato, 2021





En discutant avec les “opérateurs” d’ARCI, nous avons appris que certaines des personnes récemment accueillies qui avaient trouvé du travail dans les usines de textile de Prato se trouvaient à présent dans une situation alarmante. La situation dans cette usine était en effet celle d’une exploitation patente des travailleurs immigrés, par d’autres immigrés, chinois : journées de douze heures, semaines de sept jours, salaires dérisoires (deux à trois euros de l’heure). Ils avaient donc entrepris une grève consistant à bloquer l’usine, devant laquelle ils vivaient depuis à présent huit mois

Thomas, « opérateur » d’ARCI avait partagé avec nous le contact d’une militante syndicaliste sur place, où nous nous sommes rendus directement. En face de l’immense usine sans fenêtres, plusieurs hommes occupaient un terrain vague qui servait de campement de fortune pendant les mois de lutte. L’un semblait doté visiblement d’un charisme remarquable. Abdul avait seulement 13 ans quand il est parti du Pakistan il y a 8 ans et maintenant il était le chef de file du mouvement. Sa résolution, apparemment inébranlable, et son regard déterminé semblaient aller de pair avec son grand cœur. Parmi les banderoles faites du tissu de l’usine clouées aux barrières devant j’en voyais une autre peinte en rose. Avec l’aide d’Ugo,

nous faisons son portrait par un soleil fugace mais encore suffisamment résistant.

Ugo écrit plus tard le soir même sa perception de ce portrait : “Je crois en ce portrait comme j’ai foi en la force que dégage Abdul”. Pourtant le film n’est pas encore développé ni la planche contact encore faite. Il va falloir attendre un mois avant de l’avoir devant les yeux, un résultat du décalage irrémédiable du travail en argentine, mais...

Cependant, humainement, l’échange n’est pas encore intégralement joué. Il manque un portrait de groupe, de ceux solidaires avec Abdul, un pacte de reconnaissance et de soutien. Je sens que Ugo aimerait le faire et en réunissant les hommes il l’accompli avec son appareil aux derniers rayons du jour.



## Sicile

Le deuxième voyage nous a conduit en Sicile, d'abord à Palerme, une ville qui depuis des siècles manifeste une politique d'accueil pour les personnes arrivant de loin. Sa culture comprend une myriade d'influences de toutes les côtes de la Méditerranée et d'ailleurs. Son maire Leoluca Orlando prônait une politique d'accueil en allant jusqu'à vouloir abolir les cartes de séjours pour les migrants.

Avant de partir de Paris la cinéaste militante Valérie Ozouf nous a recommandé de rencontrer d'abord Filippo Furri du réseau Migreurop, une association dont l'objectif est "de faire connaître et de lutter contre la généralisation de l'enfermement des étrangers et la multiplication des camps, dispositif au cœur de la politique d'externalisation de l'Union européenne." Comme nous n'avions pas de contacts en Sicile préalablement établis avec des acteurs sur place sensibilisés à notre projet, Filippo nous oriente vers son collaborateur Fausto Melluso d'ARCI Porco Rosso à Palerme. Avec Fausto nous apprenons que les

centres d'accueil pour les exilé.e.s arrivant en Sicile sont plus difficiles d'accès que prévu. Nous avons également l'espoir de pouvoir réaliser des portraits sur les bateaux de croisière transformés par le gouvernement italien en centres de rétention, mais Filippo pensait que ce n'était pas envisageable vu la répression des médias voulant témoigner de ce phénomène. D'autant plus que les restrictions liées au Covid-19 réduisaient drastiquement la plausibilité de ces portraits en seulement trois jours. Cerise sur le gâteau, à cause d'une grève du personnel d'Alitalia à l'aller, nos valises étaient restées à Rome. Il fallait trouver au moins un trépied afin d'être en mesure d'utiliser la chambre. Heureusement j'avais mes films avec moi.

Nous partons alors à Marsala où la famille d'Ugo allait nous accueillir. Par chance sa cousine était avocate et suffisamment avertie de la situation des exilé.e.s pour nous indiquer où elle les voyait régulièrement. Elle nous informa également qu'elle connaissait quelqu'un travaillant pour le Ministère de la Justice et qui était aussi assistant social au Service Social de la Jeunesse à Marsala, Salvatore Ingui. Il accompagnait des mineurs à la prison de Palerme et organisait des concerts et événements populaires à Marsala avec les jeunes issus de tous les milieux y compris les exilé.es.

En espérant trouver des mineurs à photographier nous essayions de le contacter, mais malheureusement sans succès.

Le temps étant compté avant notre retour à Paris, nous nous sommes souvenus d'un fait divers que nous avait raconté Fausto Melluso à propos d'un "camp" dans la région qui avait brûlé. Nous décidions d'y aller. Mais avant, il fallait encore trouver un trépied... Un vieux marchand de matériel photo de Marsala accepta de nous louer un pied archaïque mais utilisable et nous partions vers la commune de Campobello di Mazara, à une heure de route. Au fur et mesure que nous nous approchions, le paysage rugueux cédait sa place à des vergers d'oliviers et même à de gigantesques raffineries d'huile d'olive. La mer aussi était visible des hauteurs. Nous croisons sur la route des tracteurs tirant des remorques à l'arrière desquelles semblaient se trouver uniquement des personnes d'origine africaine. Nous comprenions vite que la récolte des olives siciliennes s'effectue grâce à la main d'oeuvre des migrants.

*Ugo Casubolo Ferro était mon assistant lors des quatre derniers voyages du projet (à Prato, en Sicile et à Vintimille). Il a poursuivi son propre journal de bord tout au long des voyages successifs.*

(...)

Vendredi 8 octobre

A l'arrivée, une montagne de déchets. Un garçon vient à notre rencontre. Il s'appelle Alex et semble vivre là. A l'intérieur du campement, un monde à part, constitué de bidonvilles brûlés et de musique que tout le monde fredonne en circulant. Des baraquements en tôle, soutenus par une charpente de bois. Alex nous fait visiter. Lorsque nous parlons des photos, de le prendre en photo, il se braque, il nous a peut-être mal compris. Il nous conduit à la sortie du campement. Nous parvenons à faire demi-tour, toutefois, et rencontrons d'autres personnes, comme Boubakar. Un homme me demande de l'aider à ranger et à nettoyer le campement. On nous prend pour des journalistes. Nous décidons de revenir le lendemain.

Samedi 9 octobre

C'est une journée difficile au campement de Campobello. Les gens qui y vivent - des hommes, quelques femmes, pas d'enfants - sont extrêmement méfiants. Déjà, lorsqu'on arrive, quelqu'un vient, comme la veille, voir qui nous sommes. Nous visitons le camp, cette fois librement et en plein jour. Tous les hommes sont occupés à

le reconstruire. Certains sont particulièrement hostiles, d'autres nous accueillent peu à peu mais aucun ne souhaite, au premier abord, participer au projet de portraits. Ils ont honte du dénuement complet de leur situation présente, de leur saleté, de leur pauvreté, d'une situation qui pour beaucoup semble être pire que celle qu'ils ont quitté en Afrique. Car la quasi-totalité des hommes, ici, est africaine.

Dès le début de cette journée, nous rencontrons Gabriel, qui se fait aussi appeler Jibril ou Galis. C'est plutôt par ce nom qu'il est ici connu. Galis parle beaucoup, avec un charisme impressionnant. Il nous invite à nous aventurer dans le campement, nous le rejoindrons plus tard.

Nous essayons de nous faire accepter autant que possible : je donne des cigarettes, tire sur un joint. Ça ne change pas grand chose. L'un d'entre eux nous fait croire qu'il accepte de se laisser prendre en photo mais c'est un échec. Un autre, un peu plus tard, me dit en anglais : « tu crois que je vais perdre mon temps pour des photos qui ne me rapporteront rien ? Mon temps, c'est pour reconstruire ici et pouvoir gagner de l'argent, alors merci, je n'ai pas de temps pour tes photos ». C'est décourageant. Ce même homme, nous avons gagné sa confiance lorsqu'un peu plus tôt il nous avait dit

: « vous n'êtes pas venus ici pour aider » et que Mark lui avait soudainement répondu : « Si, nous sommes là pour aider. *We're here to show that you're worth living with* ». C'est cela que nous cherchons à dire aux uns et à montrer aux autres. C'est cela le propos du travail entrepris par Mark et qu'il défend. Cette intervention, la sienne, à ce moment, et sans que je m'y attende, m'a marqué.

Nous retrouvons donc Galis, avec qui je parle beaucoup. Il me regarde droit dans les yeux, durement, sobrement, comme s'il cherchait à voir au-delà. Je connais cette « méthode de fascination ». Et j'apprécie d'autant plus ce désir de persuasion ; parce que c'est une manière d'établir un contact, de croire que l'on peut être compris. Galis le sait, et il sait que je sais. On chemine alors, comme ça, dans notre jeu de regards et de paroles qui veulent atteindre l'âme. Nous parlons de fierté, et de cœur. Des derniers Noirs à avoir affronté les Blancs. Galis, alors, nous offre une photo. C'est à Mark de la prendre - Galis, marteau en main. Nous risquons de ne pas pouvoir la prendre : lorsque nous sortons le trépieds, les autres s'en mêlent, se méfient. Je vais les voir, leur serre la main, nous présente. Nous pouvons faire la photo de Galis. Lui, joueur, voulant montrer que c'est lui le chef ici, fait le décompte des deux minutes qu'il nous offre : trente secondes, vingt secondes... Une



Galis, Marsala, 2021

seule photo, qu'il nous offre, pour nous aider dans notre métier de photographes. Nous lui donnons, en retour ce que nous avons : Mark lui offre des amandes, achetées plus tôt dans la journée. Au moment de partir, Galis vient encore me parler, nous sommes plus proches désormais. Mais maintenant, il parle moins du don qu'il nous a fait que du « 50-50 ». Nous reviendrons.

La méfiance, voire l'hostilité, nous pousse, après ces quelques heures, à quitter le camp. La fatigue aussi, surtout. Nous prenons la voiture et roulons jusque'à Castellamare del Golfo, et une plage de Scopello que Mark avait connu et où il n'était pas retourné depuis cette fois, sept ans plus tôt. Personne ne se baigne, mais l'eau n'est pas froide. Sans maillot de bain, juste en caleçon, nous nous jetons à l'eau. Il se met alors à pleuvoir et nous restons là, sous la pluie. Nous étions tendus par cette journée, le camp aride, la méfiance bien sûr. La pluie, et la mer, semblent nous laver. Jusque'à Palerme, où nous allions chercher une valise enfin arrivée à l'hôtel, et sur une partie du chemin du retour vers Marsala, Mark, moins épuisé que moi, conduit. Mais, en arrivant au *baglio*, le soir, Antonella me rappelle l'adresse d'un « hôtel » de migrants à Marsala. Nous irons demain.

Dimanche 10 octobre

A l'hôtel où nous arrivons, en plein Marsala, nous rencontrons quelques personnes. Ce sont des hommes, tunisiens pour la plupart. Ils restent là, dans l'attente de documents. Rapidement surgit Tarek, il sera notre contact ici et notre guide. En effet, il devient rapidement notre traducteur auprès de ceux qui ne parlent que l'arabe. Déjà, en arrivant à Pantelleria, il s'était retrouvé traducteur. Il a étudié l'anglais à l'université, sait dresser des chiens, est guide dans son pays. Et ce n'est pourtant pas, semble-t-il, quelqu'un de prétentieux. Il rit et dit qu'il aime faire de nouvelles expériences, même celle-ci, celle de traverser la Méditerranée au risque de sa vie. De cela aussi il rit.

Beaucoup ici cherchent à rejoindre le Nord, ou à y retourner. L'un d'eux, qui parle un italien presque parfait, me dit, à propos de la Sicile : « C'est l'Afrique ici ». Mark réalise plusieurs portraits, je fais aussi quelques photos. Nous reviendrons demain.

Il est déjà tard, nous fonçons à Campobello retrouver Boubakar. Il n'est pas là, il a fini de travailler tard. Je rentre quand même dans le camp apporter à Galis un paquet de cigarettes. Dès les portes du camp, un frisson d'adrénaline me gagne.

Je reconnais les lieux, la musique est forte, c'est une ville à part, un monde à part, tassé sur lui-même, dur. Et je retrouve Galis et la même onde - de puissance, de force, de compréhension peut-être - se dégage de lui.

Nous retrouvons Boubakar à une quinzaine de minutes au Nord de Campobello, à Castelvetro. Nous l'attendons, et sa rencontre est décisive. Nous ne prendrons aucune photo de lui, ni de quiconque ce soir là, mais nous l'écoutons. C'est un homme très intelligent, ses yeux semblent profonds et tristes. Il a été policier pendant sept ans en Gambie, avant de partir vers d'autres pays d'Afrique et vers l'Europe. Il nous dit, sincèrement, et avec un grand calme, qu'il n'est pas parti parce qu'il était menacé dans son pays, ou à cause de la guerre, non ce n'est pas ça la Gambie ; il est parti pour « faire quelque chose de sa vie ». Et maintenant cela fait dix ans qu'il est parti et il a perdu son temps. Il préfère rentrer. Mais il n'a pas de passeport. Alors, en attendant, il ramasse des olives dans les exploitations du coin.

Il est un contact pour nous à Campobello ; il nous le dit tout de suite : nous avons besoin de quelqu'un qui leur explique, aux autres, aux « hommes africains » comme il nous le dit, nos intentions. Quelqu'un qui est noir aussi, qui les



Tarek, Marsala, 2021



Isaac, Marsala, 2021

comprend mieux que nous ne pouvons les comprendre.

Il nous reste deux jours en Sicile, c'est trop court pour convaincre et organiser quoi que ce soit. Mark lui dit que nous reviendrons, et pendant ce temps où nous serons à Paris, nous resterons en contact afin de réaliser des portraits à notre retour. La journée est loin d'être finie. Nous avons rendez-vous au Cercle de Marsala avec Pietro di Girolamo, un cousin, et son épouse Ariana. Par les fonctions qu'ils occupent, lui au sein de la société civile, elle, comme laïque, au sein de l'Eglise, ils seront deux voies parallèles pour nous aider à développer le projet de Mark en Sicile. Pietro comprend la dimension culturelle de ce projet et l'importance qu'il pourrait avoir pour Marsala. Avec Pietro se dessine la possibilité de revenir, d'ici un mois, en Sicile, afin de poursuivre la série de portraits, et l'objectif d'obtenir, grâce à lui, une autorisation de la préfecture, nous permettant ainsi de pénétrer plus facilement au sein des organismes d'accueils institutionnels.

(...)

Je repense à ce moment, dans la voiture, au retour de Campobello, avant de rentrer à Marsala rencontrer Pietro et Ariana, où nous parlons de ce

que nous avons découvert et vécu à Campobello. Boubakar est le premier à avoir prononcé le mot « ghetto ». Et c'en est un en effet. Un village sans asphalte, sans eau courant, sans électricité sans aucune forme d'infrastructure, où un jeune homme est mort brûlé lors de l'incendie récent qui a ravagé le camp. Aucun producteur d'olives, pour qui ces hommes travaillent dans des conditions précaires et pour un salaire de misère, n'est venu les aider à remonter leurs maisons de fortune. C'est écoeurant. Les bonnes olives siciliennes auront à présent définitivement un goût amer.

Lundi 11 octobre

Avant de retourner à l'hôtel où nous avons rencontré, la veille, les immigrés pour la plupart tunisiens qui nous y ont accueillis, il nous faut retourner à la boutique où nous avons réussi à emprunter le trépied dont nous avons besoin. Vito, le photographe qui tient ce studio un peu ancien nous l'a gracieusement prêté. Il nous montre ses appareils, ceux d'époque, de quand il a commencé, il y a cinquante-six ans : un Hasselblad grand angle et un Horseman 975. Nous parlons de Campobello, des portraits que nous avons voulu y faire et des conditions de travail et de vie des hommes et femmes qui s'y trouvent. Lui-même connaît bien la production de l'huile d'olive, sa qualité, inéga-

lable dans cette région de Sicile et son prix. Il a lui-même une cinquantaine d'oliviers, grâce auxquels il produit sa propre huile, à perte bien sûr : cela lui revient beaucoup plus cher que de l'acheter en supermarché. Sans excuser ni chercher de justification aux producteurs qui exploitent ces hommes, Vito pointe une réalité économique que personne jusqu'alors n'avait soulevée ici lors de notre voyage, du moins avec nous : la concurrence d'autres pays européens, où la production d'huile d'olive est soumise à un règlement beaucoup plus mince, notamment en ce qui concerne les pesticides, et les salaires très bas qui y ont cours entraînent les producteurs d'ici à baisser leurs coûts de production au minimum, quitte à réduire à un quasi esclavage les personnes qu'ils emploient, la plupart du temps illégalement, et qui n'ont aucun autre choix pour survivre que d'accepter ces conditions de travail. Malgré cela, c'est-à-dire la « réalité » de la concurrence économique qui menace aussi les producteurs, l'abandon et la désolation dans laquelle sont laissés ces hommes de Campobello choque. Il n'y a pas que la prétendue « réalité économique » ; il y a, en-deçà, de manière bien plus évidente et « réelle », une indifférence et un mépris qui confine à la cruauté. Cet abandon flagrant de la part des puissances publiques et des acteurs économiques locaux, aucune « réalité économique » ne peut l'effacer.

A l'hôtel nous retrouvons Yassine. Je lui demande comment il va. Mal. Evidemment. Mais on dit rarement qu'on va mal : tous échangent des « Apposto ! », équivalent du commun « ça va ». Hier, nous avons photographié Isaac, Salim et Rafik. Ils passent plusieurs fois dans la journée, souriants, riant du peu que nous arrivons parfois à comprendre d'eux et d'eux de nous. Il y a aussi Mohamed, à la veste de sport jaune assortie à sers baskets, trop grandes pour lui. Il a lui aussi des yeux profonds, et des dread locks. Il est malien, alors nous parlons français. Lui, cela fait maintenant sept ans qu'il est ici, à Marsala. Il n'en est parti qu'une seule fois, deux jours, pour aller chercher à Rome ses documents. Il n'y a rien à faire ici. Alors, lui et les autres qui ne veulent ou ne peuvent pas travailler, ils restent là à attendre. Nous rions de ce que nous pouvons.

Mark réalise ses portraits, il prend le temps de trouver un espace propice, discute, écoute, échange. Pendant ce temps, je parle, je tente d'établir des contacts, libres, volontaires ; c'est aussi de cela que parle le projet de Mark, de ces contacts libres.

Nous rencontrons Abou, francophone lui aussi. Il vient de Côte d'Ivoire. Mohamed et Abou connaissent bien, semble-t-il, les aides qu'on peut

recevoir lorsqu'on est immigré en Europe. En France, on peut recevoir, selon eux, 425 euros par mois. Entre 200 et 300 en Allemagne. En Italie, c'est seulement 75 euros. Alors bien sûr, pour cela et pour d'autres raisons, ils préféreraient venir en France.

Je ne pourrai jamais, je crois, retranscrire tout ce que m'a dit Abou, tout ce qu'il nous a raconté, en si peu de temps. Il était en tout cas plus âgé que les autres, et sa parole, haute, ses mots, son charisme, lui donnaient un air de prédicateur. Il voudrait que les photos de Mark fassent « exploser » les choses, qu'on parvienne enfin, tous, à communier tous ensemble. Lui, il peut parler, il veut parler au nom de tous les hommes et femmes qui arrivent à Lampedusa, à Pantelleria ou ailleurs, pour gagner l'Europe. Il n'a de compte à rendre qu'à Dieu et veut dire le vrai. Il m'impressionne, par sa paix, par sa force. Un peu plus tard, je ferai moi aussi une photo de lui, Abou, qui a une femme et deux enfants aujourd'hui en Libye, et qu'il veut réussir à amener en Europe et retrouver ici. C'est la seule chose qu'il me demande à la fin, d'aider sa famille à le rejoindre, si je le peux.

À Abou comme aux autres, à Tarek, qui nous a beaucoup aidé, le premier, à Yassine aussi, qui veut rejoindre la France et qui parle italien presque

parfaitement, aux autres, à Faouzi et ses deux enfants, à Galis, nous avons sans doute rendu moins que ce qu'ils nous ont donné : leur image, qui a, pour eux comme pour nous, une si grande valeur. Ils nous ont offert leur aide aussi et cette aide, à présent, nous nous devons de leur rendre.



Yassine & Mohamed, Marsala, 2021



Abou, Marsala, 2021



Faouzi et ses enfants, Marsala, 2021

Dimanche 28 novembre 2021

Train de Paris à Vintimille. Depuis le dernier voyage en Sicile, beaucoup de choses se sont produites et ce fut aussi du travail, à Paris, de préparer ce voyage à Vintimille, avec Filippo, notre contact à Paris, mais aussi, par téléphone, avec Maurizio, à Vintimille, et Salvatore, en Sicile. Des diners, aussi, chez Mark, où nous rencontrons des personnes susceptibles d'apporter leur aide au projet que porte Mark. Une sortie à Paris Photo, quelques déjeuners, mon portrait de Mark, en noir et blanc, au studio. Et d'autres choses. A un mois de mon départ pour les Etats-Unis, nous repartons pour l'Italie, en train, donc, cette fois, à la frontière... Vintimille, le passage. Le train passe par des paysages de pluie puis de neige, plats, français. Et, très

vite, nous sommes au bord de la mer, avançant par la côte vers l'Italie.

A l'arrivée, la personne qui nous loue un appartement et avec qui nous avons convenu de nous retrouver à la gare, tarde à nous chercher. J'apprends plus tard qu'il voulait d'abord s'assurer, de loin, de notre couleur de peau. Voir si nous étions noirs. Une remarque, même, sa première parole à la gare, alors que nous passons à côté d'un groupe de jeunes hommes noirs parlant français, permet de nous rendre compte de son racisme évident. La maison dans laquelle se trouve notre appartement est étrange, située au milieu d'immeubles. Cet homme, notre hôte, est originaire de Sicile. Il nous conseille de dîner chez « Tonino », qui est son neveu et tient un restaurant sur le bord de mer. Comme un arrière goût de mafia, qui est toujours d'abord une question d'attitude. Il est notre première rencontre réelle, personnelle, avec Vintimille, et il annonce la couleur.

Lundi 29 novembre

Ce matin, nous nous rendons au local de Caritas. Là, Maurizio absent, nous devons rencontrer Alessandra. Après l'entrevue, amicale mais sans plus, nous restons dehors au soleil. C'est le matin, l'heure de la distribution du petit déjeuner pour

tout le monde. Nous rencontrons d'abord Youba, un « opérateur » de Caritas, anciennement bénéficiaire de leur accueil, installé à Vintimille depuis cinq mois. Nous parlons aussi aux autres personnes, peu à peu. Bakre, avec qui nous parlons longuement. Il vient d'Érythrée. Il nous raconte son passage par la Libye : « La Libye, c'est l'enfer sur terre. Là-bas, s'ils t'attrapent, ils t'enferment dans une pièce avec juste un téléphone pour appeler ta famille. Sans eau, sans pain. Et si tu n'arrives pas à obtenir de l'argent, alors... tzzz », dit-il en mimant un coup de taser. Mais ce n'est pas son histoire à lui seul ; c'est l'histoire de tous les hommes que nous rencontrons ici et qui sont passé par la Libye. Nous ne rencontrons d'ailleurs presque aucune femme. La quasi totalité d'entre elles, ainsi que les enfants, sont hébergés et « protégés » par Caritas, à part.

Après quelques heures, nous partons déjeuner. Nous avons rendez-vous sur un parking, au bout de la ville. Nous retrouvons les mêmes, ainsi que les militants de 20K [Venti Kappa], qui semblent agir de manière moins institutionnelle que Caritas, ou sur un autre plan, non pas en concurrence mais comme un relai. Parmi eux, beaucoup de franco-italiens : Federico, Jean, une française aussi, Maud, une Autrichienne et une Irlandaise. Ils ont apporté un générateur relié à une palette sur

laquelle des dizaines de multiprises permettent aux réfugiés de charger leur téléphone. Ils distribuent aussi des couvertures et des manteaux mais il n'y en a pas assez pour tout le monde. Nous rencontrons surtout des Afghans et nous parlons du commandant Massoud. La connaissance, et peut-être la pointe d'admiration, qu'un Européen comme moi peut avoir pour cette figure de la résistance afghane, permet de créer un contact et même de nous lier d'amitié, notamment avec Hassebulah, qui est originaire, lui aussi, du Panchir, à l'instar de Massoud. Il parle mieux anglais que moi. En Afghanistan, il travaillait dans une banque, et me raconte un peu de sa vie.

Après avoir longuement parlé avec militants et réfugiés, Mark réussit à faire un portrait, dans les dernière lueurs du jour, d'un garçon très beau, afghan, qui s'appelle Hijrat. Après la prise de vue, il nous demande de l'argent. Mark refuse, très poliment, aussi en expliquant. Bien sûr, nous nous sentons mal, je me sens mal, parce qu'il nous a donné la seule chose qu'il pouvait nous offrir, alors que le portrait que nous faisons de lui (qui, dans un sens, est aussi un don) est loin d'être la chose la plus importante, si ce n'est la plus utile, pour lui, que nous pourrions lui offrir. Il n'y a pas d'équivalence, et cela pose la question du rapport éthique qu'implique le portrait et, dans le

cas présent, notre travail. Leur promettre ou leur offrir de l'argent, c'est sans doute les acheter, leur permettre de n'être là que pour ça, en faire un rapport immédiatement et ultimement marchand. Or, ce que semble vouloir Mark, c'est avant tout une rencontre. Pourtant, il semble difficile d'en exclure la dimension marchande. Car cette image, le photographe la vendra peut-être, en tirera sans doute un profit, et j'ai moi-même, pour ce voyage, demandé de l'argent à Mark. Nous n'y sommes pas pour rien et, aussi engagés que soient nos intentions et nos actes, nous recevons d'eux quelque chose à partir duquel un profit sera fait, un profit réel, économique, dont ils ne profiteront pas. Cela, nous en parlons avec une activiste de 20K qui a assisté à la prise de vue, puis tous les deux, Mark et moi. L'enjeu éthique de ce projet est fondamental et il doit commander à la fois le déroulement de la prise de vue et le contexte d'exposition des images. Il faut y penser chaque fois et tâcher d'agir clairement. Je redoute chaque fois que nous agissions en vautours, alors que nous devons être, toujours, des messagers.

Le soir, nous rentrons diner. Nous parlons, encore, d'Avedon, grande source de discussion et d'inspiration pour moi et sans doute pour Mark, et puis de beaucoup d'autres, Lewis Baltz, Wallace Berman, Charles Nègre et William Eggleston.



Hijrat, Vintimille, 2021



Mardi 30 novembre

Vintimille est un point chaud. C'est le lieu du passage, le dernier arrêt avant la frontière, qui se trouve à une dizaine de kilomètres. Des associations et collectifs font ici un travail incroyable. En fin de compte, ils nous laissent faire nos portraits, nous aident même, et nous parlons longuement avec eux. Surtout avec les activistes de 20K et de Kecha Nya, collectif anarchiste dont F., une amie parisienne, m'avait passé le contact. Kecha Nya semble être le groupe le plus « radical ». Ils sont principalement actifs à la frontière, où ils viennent en aide aux migrants refoulés et parfois détenus dans des conditions inhumaines.

Le matin, nous arrivons à nouveau devant Caritas, pour la distribution du petit déjeuner. Nous commençons à reconnaître certaines personnes et à être reconnus. Je vais acheter des cigarettes pour pouvoir en passer à qui en manque. Sur la route, je prends rapidement un café, au comptoir, avec Jilani, qui peut être un contact ici. De retour, je vois Mark parler à un groupe et sortir son appareil grand format pour commencer la prise de vue. Cette matinée, Mark réalise au moins cinq portraits. Cela demande du temps, de parler longtemps, d'établir une confiance. Il n'y a jamais de portrait volé. Nous parlons italien, anglais, fran-

çais, et j'utilise les quelques mots d'arabe que je connais. Jilani me dit : « je suis venu avec la mort », car il l'a vue à l'œuvre, autour de lui, en mer et tuer d'autres que lui.

C'est exténuant ; à peine parti, je sens toute la pression retomber, je m'endors presque. L'itinéraire, pour nous, est le même que la veille : nous retournons au parking de Roverino, où nous retrouvons nos trois amis du Panshir. L'un d'entre eux veut faire un portrait avec moi, ce que Mark fait, avec sa chambre Deardorff, la même que celle qu'il a utilisée tout au long de ce projet. Ces trois portraits successifs, les derniers de la journée, devant un mur rose qui porte leur ombre bleue, seront certainement très forts, par leur simplicité, aussi. Tous les cinq, nous rions beaucoup. Je remarque le tatouage du plus jeune, qui dit avoir seize ans (ici, tous ont l'air plus vieux, tous ont vieilli durant le voyage) ; sur la tranche de sa main, il est écrit, en persan je crois, « je suis coupable ». Des activistes de 20K arrivent au parking, nous nous saluons assez chaleureusement. Nous rencontrons aussi A., qui fait partie de Kecha Nya, avec qui nous parlons un long moment. Elle est ici, à Vintimille, depuis 2017 ; avant, elle était à Calais. Elle est ici et elle compte y rester encore un moment. Peut-être, nous la rejoindrons à la frontière, demain.

Mercredi 1 décembre

Hier soir, notre logeur et son fils sont passés à l'appartement. Bien sûr, nous ne partageons pas les mêmes idées, de loin. Et ils ont du mal à comprendre. Mais leur point de vue, qui représente sans doute celui d'une part de la population de Vintimille, était important à entendre. Ils connaissent Vintimille depuis toujours, ils l'ont aussi vu changer. Vintimille a toujours été un lieu de passage ; le logeur le sait bien, il avait un hôtel et voyait arriver les passeurs et les migrants. Les gens arrivaient chaque jour, dix, vingt, et partaient aussitôt. Aujourd'hui, c'est presque comme s'il n'y avait plus de passage, nous dit-il, tant la frontière est devenue imperméable, contrôlée. De ce fait, les « passeurs » trompent parfois les migrants et les laissent avant la frontière, leur faisant croire qu'ils l'ont déjà passée. Mais, sans passeurs, ces réfugiés tentent parfois un passage par des moyens beaucoup plus dangereux, comme en se cachant au-dessus des trains, où ils risquent de s'électrocuter.

Le matin de ce dernier jour, pour nous, à Vintimille, nous nous rendons une fois encore devant Caritas. Nous retrouvons des personnes rencontrées les jours précédents, Mark fait des portraits. Pendant ce temps, je rencontre Ibrahim, plus





vieux, avec qui je parle longtemps. Je suis d'abord fasciné. Je lui demande si je peux faire un portrait de lui, mais je vois que ça le gêne, comme un gros œil braqué sur lui. Nous parlons, je l'écoute, longtemps. Une larme, et un sanglot lui échappent. « Ils me traitaient pire qu'un chien. Des chiens, j'en avais deux, et moi je ne dormais pas avant d'avoir trouvé à manger pour eux ». Un jour, il n'a pas laissé assez d'eau et ses chiens ont eu soif. Ibrahim me parle de ses chiens et de sa peine, et me raconte l'histoire d'Abraham.

En début d'après-midi je reçois un message d'Adèle ; Kecha Nya ne nous rencontrera pas à la frontière, en tout cas pas cette fois, c'est trop court sans doute. Alors peut-être une prochaine fois. Il faut du temps pour que la confiance s'installe.

Nous n'avons plus assez de temps, l'après-midi, pour les portraits, plus assez de lumière. Nous grimpons en haut de la vieille ville, sur les remparts. Là, une petite cathédrale, blanche et noire de façade, ligure, sa crypte et son baptistère octogonal du onzième siècle. Ce baptistère : la pierre semble résonner lorsqu'on la touche. L'église est sobre, pesante, secrète. C'est la fin de ce voyage à Vintimille, plus fort encore, peut-être, que les précédents voyages auxquels j'ai pris part, en Toscane

et en Sicile, marqué par l'urgence du passage et le froid qui approche.

Arrivés à Nice, nous changeons de train en direction de Paris. Comme s'il s'agissait d'un vestige à venir, mêlé à quelques souvenirs de voyages, je découvre que les trains de nuit n'ont pas encore disparu.

\*

### Sicile (deuxième voyage)

Deux semaines après être revenus de Vintimille, nous retournions en Sicile, Mark et moi, pour suivre le travail que nous y avons commencé. Sans doute en raison d'un agenda plus chargé, qui nous laissait chaque soir exténués, je n'ai pas poursuivi mon « carnet de bord », commencé quelques mois plus tôt lors du voyage à Prato. Ce voyage en Sicile a donc eu lieu en décembre 2021, principalement dans la région de Marsala, Trapani et Campobello di Mazara. Il s'agissait de poursuivre ce projet à travers la réalisation de nouveaux portraits, mais aussi de retourner voir tous ceux qui nous avaient offert leur image et leur

donner, en retour, un tirage du portrait réalisé par Mark. A l'hôtel de Marsala, où de nouveaux portraits ont été faits, nous avons retrouvé Abou, Mohamed, Isaac, Faouzi et ses enfants. Yassine était parti. Nous avons fait d'autres rencontres, comme Lamin, dans les rues de Marsala et, grâce à l'aide d'Antonella La Mantia, Pietro et Ariana Di Girolamo et Salvatore Inguì, nous avons pu réaliser de nouveaux portraits.



Lamin, Marsala, 2021



Manneh, Marsala, 2021



Ouebda, Trapani, 2021



## Free Contacts : journal d'exposition

Collaborateur initial du projet lors des deux voyages à Rome organisés par l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy (ENSAPC) dans le cadre de l'atelier de recherche et création "Europe, la représentation d'un paysage en crise", Vincent Gérard conçoit, en 2022, une exposition afin de sensibiliser le public, en associant chercheurs, écrivains et poètes au projet *Free Contacts*. Parmi eux, le sociologue italien Enrico Pugliese, l'écrivain et poète Hassan Yacin, la chercheuse en sciences politiques Sophie Wahnich, l'écrivaine américaine Lucy Sante, ainsi que la critique, historienne de l'art et commissaire d'exposition Anne Bertrand. Leurs écrits autour du projet Free Contacts sont réunis au sein du « journal d'exposition », tiré à 300 exemplaires.

**FREE CONTACTS**

Vincent Gérard est le commissaire artistique du projet Free Contacts. Il est cinéaste, commissaire et programmeur indépendant

par Vincent Gérard

Le projet **Free Contacts** a été créé depuis des portraits en couleur, de plusieurs dizaines de personnes, que Mark Lyon a réalisés avec sa chambre photographique. Mark est parti à leur rencontre pendant plus de trois ans à travers différents camps de rétention en Italie et à la frontière franco-italienne.

Une fois le contact établi, dans l'infime interstice que ces contextes « permettent », le pacte a pu être scellé : *je vous confie mon image, faites-en bon usage, je ne vous demanderai rien*. Outre la violence de ces lieux de transit interminables, le photographe et ses modèles ont tenu bon jusqu'à ce que l'échange ait lieu. Le protocole se terminait, quand Mark envoyait ou remettait ensuite à chacune des personnes photographiées, les tirages de son portrait.

Suite à son premier retour d'Italie, j'ai découvert ces portraits sur les planches-contacts, parfois jusqu'à plusieurs double-vues pour le portrait d'une même personne. Ma conviction fut vite emportée par la puissance rayonnante qu'offraient ces prismes : ces planches-contacts sont le salut du projet ! Mark m'a alors proposé de travailler avec lui à l'élaboration du projet **Free Contacts**.

L'enjeu était de taille : tenter de révéler l'invisible, tout en inventant une manière de le montrer sans le dévoiler. Il y avait donc un impératif catégorique : être attentifs à l'attention. Pour la transmission de cette œuvre-document, composée de près de 250 portraits, nous avons donc imaginé différentes formes, pour donner le loisir au sens et à l'esprit, de recevoir la complexité de ces histoires individuelles et collectives. Cette cosmogonie qui s'est déployée, en trouvant sa propre temporalité dans l'évolution de la transfiguration qui s'opérait, a terminé d'enterrer l'évidence qu'il fallait montrer ces portraits. Nous avons donc œuvré à penser et à imaginer des formes qui préserveraient la sécurité des personnes représentées. La contextualisation évacuée dans les prises de vues, ne suffisant pas à sécuriser ces personnes [la plupart d'entre elles, en situation irrégulière, sont sous contrainte administrative et également en danger si elles ou ils sont reconnus e-s par des réseaux criminels

ou les autorités de leurs pays d'origine],

Après le soutien du Centre National des Arts Plastiques, qui a permis la production de tous les portraits, la galerie La Mauvaise Réputation à Bordeaux, a accepté à son tour de nous accompagner pour présenter la première exposition de **Free Contacts**.

Nous avons donc méticuleusement observé cette matrice que représentaient tous les portraits, pour en faire émerger la puissance, tout en préservant la beauté. Puis, nous avons initié des chemins pour découvrir les formes que génèrent ces photographies, sans trahir les portraits. Quatre formes sont ainsi nées. Quatre possibilités d'accéder ensemble comme individuellement, à ces histoires. Paradoxalement, découvrir en contrebande ces peintures secrètes et sacrées, sans le spectacle inutilement fascinant de la catastrophe.

Les différentes formes issues de cette immense série, proposent donc de se rapprocher des portraits : au sens propre quand vous vous trouvez devant les tirages à l'échelle 1, ou que vous penchez votre tête sur l'ensemble des portraits contrecollés dans l'édition unique de l'album dont vous tournez les 125 pages pour recueillir les différents temps. Et lorsque vous basculez, cette fois légèrement, votre tête en arrière et dirigez vos yeux vers le ciel du diaporama qui vous regarde le temps de la projection, vous voyez donc que le miroir que représente intrinsèquement le portrait photographique, renvoie certes une image, mais qui vous intime doucement de vous rapprocher d'inconnu-e-s. Pour citer un mantra fondateur de ce projet, une évidence saute aux yeux, voire pénètre nos chairs et nos âmes : *ces histoires que l'on regarde, sont définitivement constitutives du devenir de la nôtre*.

Les textes du présent journal (sans image), nous avons souhaité qu'ils soient écrits par une cosmogonie d'auteur-e-s, très éloigné-e-s les un-e-s des autres. Ces textes composent à leur tour un nouveau prisme, cela dans l'humble logique de continuer à éclairer la mer.

Que les visages et les corps photographiés ainsi que les auteur-e-s, soient ici remercié-e-s !

Note  
 1 La **discrète distance** est la qualification que fait Walter Benjamin de l'approche de l'écosystème David Octavio Hill dans la réalisation de ses photographies. « La discrète distance », c'est précisément ajuster la question de la juste distance avec le sujet par une anti-spectacularité. Walter Benjamin, est un philosophe, historien d'art, critique et traducteur allemand.

La Pudeur l'Impudeur

par Anne Bertrand

Critique, historienne de l'art et commissaire d'expositions, Anne Bertrand écrit sur l'art, la photographie et le cinéma.

Il y a cet homme. Je sais qu'il est exilé, dans un camp, en Italie ou à la frontière franco-italienne, photographié à la chambre, par Mark Lyon, à un moment au cours des trois dernières années. Je ne sais rien de lui. Grâce à ces images qui, dit le photographe, dans leur ensemble « font portrait », je le vois. Sans elles, j'ignorerais qu'il existe, et quel est son visage, son corps, son attitude, quelles sont ses expressions. Pourtant je ne sais rien de lui. Je sais que, migrant, réfugié, il a besoin de papiers, d'un travail, d'argent, d'un endroit où vivre. Je le vois, noir de peau (de quel pays vient-il ? pourquoi est-il parti ? par où est-il passé ?), jeune (quel âge ? quelle vie auparavant ? et quels désirs, ou projets, pour la suite ?), grand, mince, large d'épaules, droit (depuis combien de temps est-il en route, dans quelles conditions, a-t-il toujours pu se nourrir selon ses besoins ?). Un jean sombre, un tee-shirt blanc sous un pull jaune pâle, une grosse montre ronde, des bracelets, un pendentif en sautoir (qu'à-t-il pu prendre avec lui, conserver ? que lui a-t-on donné pour se vêtir, changer ?). Je ne sais rien de lui.

Sur les sept vues, il est debout, de biais, le corps s'efface légèrement, les jambes pas ou peu écartées, le bras droit le long du corps, le gauche enlace le fin poteau d'un préau, les mains ne sont pas serrées, pas détendues non plus. On distingue un sol lisse, gris, des murs peints orange, blanc et noir, un plafond bas, une grille, on aperçoit au fond quelques tissus ou bâches, sacs, à l'arrière-plan les murs, grilles, fenêtres d'un bâtiment aux couleurs analogues. Il regarde la chambre et derrière elle, le photographe qui lui parlait, auquel il parlait, quelques minutes avant. Il ne bougera presque pas. Sur la première image, le menton levé, peut-être il s'interroge, il ne sourit pas. Sur la deuxième il ouvre grand les yeux, esquisse un sourire. L'image est surexposée, laiteuse. Sur la troisième, à côté, l'ombre de sourire a disparu, il a le front plissé, l'air tendu. Sur la quatrième le front est lisse, le regard interrogateur, prudence. Sur la cinquième, contiguë, il plisse à nouveau le front. Difficile d'en dire plus, l'image est sous-exposée, peu lisible. Sur la sixième il s'avance un peu et sourit franchement, les yeux mi-clos, bouche entrouverte, ses pommettes se dessinent, la tête penchée sur le côté. Il apparaît plus en confiance. Sur la septième son visage est à nouveau de face, un reste de sourire, mais il a repris le contrôle. Je ne sais rien de lui.

Grâce aux images de Mark Lyon, je l'aurai vu. Mais de quel droit vouloir savoir qui est cet homme, qui étaient ses parents, frères et sœurs, cousins, où ils se trouvent aujourd'hui, s'il faisait des études, avait un métier, une fiancée, épouse, un enfant, où il voudrait aller, quelles sont ses envies... Cela ne me regarde pas. Il y a l'énorme non-dit des violences qu'il a subies. Je voudrais savoir qu'il va obtenir des papiers, poursuivre sa route en toute liberté, trouver un endroit où vivre sa vie.

Le regard des migrants

migrant-e-s et réfugié-e-s entre rejet et solidarité

Rome, 2019

par Enrico Pugliese

Dans les portraits photographiques de Mark Lyon, les migrants et migrantes représentés individuellement ou en groupe, sont issus de différents pays d'Afrique et d'Asie et, plus rarement, d'Europe de l'Est. Toutes et tous ont vécu des expériences traumatisantes. Leur arrivée sur les côtes italiennes met un point final à un voyage périlleux et souvent douloureux, entrepris en pleine conscience des risques qu'il comportait, notamment la violence perpétrée par des **trafiquants d'êtres humains**, la possibilité d'être rejeté-e, voire celle de perdre la vie. Néanmoins, ces personnes ne sont pas des victimes passives comme une grande partie des médias les dépeint. Elles sont tournées vers leur avenir comme le montrent les photos.

UNE SORTIE DE SYNDROME DE L'INVASION S'EST DÉVELOPPÉ DANS DE NOMBREUX PAYS

Les forces motrices de ces mouvements massifs qui mènent les gens vers le rivage des pays plus riches peuvent varier : mais fondamentalement, chaque personne est motivée par l'espoir d'une vie meilleure. Il leur est de plus en plus difficile d'atteindre cette **terre promise** en raison des politiques d'immigration des pays d'accueil. Au cours des dernières décennies, les comportements envers les migrants sont devenus de moins en moins bienveillants en Europe. Une sorte de syndrome de l'invasion s'est développé dans de nombreux pays, encouragé dans certains cas par l'ambiance politique dominante au sein des gouvernements. Dans un premier temps, cette attitude négative n'a concerné que les migrants dits **économiques**. Mais elle a fini par ne plus permettre une quelconque distinction.

Les pays européens et leurs organisations internationales ont discuté des moyens les plus efficaces pour décourager la migration ou encourager le rapatriement volontaire. Les politiques d'intégration ont été progressivement mises à mal au profit d'une politique reserrée de contrôle des migrants. Dans le même temps, des ressources considérables ont été déboursées pour patrouiller

et contrôler les frontières, alors que secourir et sauver des vies font l'objet d'un engagement de plus en plus limité.

En Italie, pendant de nombreuses années, secourir et sauver des vies relevait de la responsabilité des garde-côtes italiens dans le cadre d'un programme parrainé et financé par le gouvernement italien. Cependant, à cause du changement du climat politique et de l'environnement plus hostile qui en résulte, seules les ONG et autres organisations à but non lucratif ont pu accomplir cette tâche importante (avec néanmoins certaines restrictions).

En matière de politique d'intégration des migrants, le degré de coopération entre les différents pays européens est minime. La seule activité réellement coordonnée s'effectue sous la responsabilité de l'Agence Frontex par le biais d'un programme qui consiste essentiellement à patrouiller les côtes méditerranéennes afin d'empêcher les navires transportant des migrants d'atteindre les côtes européennes : une concrétisation de la métaphore de la **forteresse Europe**.

En l'absence quasi totale de possibilité d'entrer légalement dans les pays européens les plus riches, la seule alternative a été de pénétrer de manière non réglementée. La Méditerranée est donc devenue une sorte de carrefour où des migrants venant de divers lieux, parfois très éloignés, tentent de pénétrer dans la **forteresse Europe** par différents itinéraires, arrivant dans des embarcations précaires avec l'espoir d'être secourus par les garde-côtes des pays des rives nord.

QUI SONT LES PERSONNES QUI VOUS REGARDENT DEPUIS CES PORTRAIT ?

Mais qui sont ces gens ? Qui sont les personnes qui vous regardent depuis ces portraits, et les centaines de milliers d'autres comme elles qui sont arrivées en Italie ces dernières années par les mêmes voies dangereuses ? Et pourquoi sont-elles là ? Il s'agit de personnes qui fuient les guerres ou les persécutions mais

Enrico Pugliese est un sociologue italien. Ses recherches concernent principalement l'analyse des fonctionnements du marché du travail et l'état des sections les plus faibles de l'emploi, avec une attention particulière aux travaux agricoles, au chômage et aux flux migratoires. Il a été professeur à la Faculté de Sociologie Sapienza-Université de Rome, directeur de l'Institut de recherche sur la population et du Conseil national de recherches de politique sociale (IRPPS-CNR).

également de personnes qui fuient les catastrophes écologiques. Ou alors elles fuient la pauvreté et sont à la recherche d'opportunités économiques. Toutes voyagent ensemble à bord des mêmes embarcations, courent les mêmes risques et subissent souvent le contrôle agressif et le comportement violent des trafiquants. Et enfin, toutes se retrouvent au même endroit.

En atteignant enfin les côtes nord de la Méditerranée, la partie la plus dangereuse de l'aventure est achevée, mais le voyage ne l'est pas pour autant. Chaque personne doit maintenant faire la demande d'une protection internationale, qui n'est pas toujours acceptée. Ce qui se traduit alors par le risque d'éloignement ou de déportation.

En raison de la réglementation européenne et de récents accords controversés (règlement de Dublin), les personnes demandant le statut de réfugié sont obligées de faire une demande d'obtention du statut de protection dans le premier pays sûr par lequel elles sont arrivées en Europe (qui, à son tour, est tenu de les accepter). En ce résultat que deux pays méditerranéens principalement - la Grèce et l'Italie - subissent une trop forte pression des demandeurs d'asile et que les migrants souhaitant attendre une autre destination rencontrent un obstacle supplémentaire. La principale préoccupation européenne est d'éviter les nouvelles arrivées et de contrôler les frontières. Mais cela n'a pas permis d'enrayer les flux. Alors qu'ils confrontés à un rejet, les migrants et les migrants font l'expérience de la solidarité.

Ce qui se passe actuellement s'inscrit dans l'histoire de la Méditerranée et de ses migrations. En citant l'historien français Maurice Aymard, on peut dire que *le passé de la Méditerranée est là pour nous rappeler que tout est possible : la guerre comme la paix, le refus comme l'acceptation de l'autre et la recherche du dialogue, la croisade comme la coexistence, la fermeture des frontières comme la valorisation du rôle joué par les différents réseaux dans l'aide apportée aux différentes colonies ou minorités*.

Note  
 1 FRONTEX, créée en 2004 est l'agence européenne de garde-frontières et de garde-côtes de l'espace Schengen.

## Meet the neighbors

Faites connaissance avec vos voisins et voisines

par Lucy Sante

### NOUS NE POUVONS DISCERNER D'ELLES QUE CE QU'ELLES CHOISISSENT DE PROJETER.

Nous ne nous pencherons pas sur l'histoire de leur passé car ce sont autant de cicatrices portées sous leur chemise. Chacun, chacune abordera quand le moment sera venu de le faire. Pour l'instant, ce qu'il faut savoir, c'est que ces personnes sont en vie, elles sont en Italie, elles portent des vêtements neufs et elles sont tournées vers l'avenir et non vers le passé. Nous ne pouvons discerner d'elles que ce qu'elles choisissent de projeter. Intentionnellement, aucun nom ne les identifie et il est facile d'imaginer les nombreuses raisons pour lesquelles c'est une bonne idée. L'Italie est à bien des égards le meilleur endroit où elles pouvaient accoster: un climat généralement clémente, une culture alimentaire démocratique, un laxisme général à l'égard des règles. Mais il reste évident que ces caractéristiques peuvent coexister avec le racisme et l'étroitesse d'esprit. La majorité des sujets photographiés venaient d'Afrique subsaharienne, les autres d'Afrique du Nord ou peut-être du Moyen-Orient. Et chacune de ces personnes se sera soit intégrée dans une communauté d'immigrés, soit sera particulièrement visible dans son quartier et donc vulnérable.

La plupart affichent cependant un optimisme franc. Tous semblent bien nourris, bien habillés, bien logés et disposent très probablement d'un emploi rémunéré. À l'exception de deux Nord-Africains (dont au moins un Berbère), hommes et femmes portent les mêmes vêtements de sport pratiques que toutes les personnes de leur âge à travers le monde. Ils se prêtent au jeu de l'appareil photo avec plus ou moins de timidité ou de charisme mais indéniablement, ils s'impliquent. Ils savent qu'ils sont pris en photo et pas simplement enregistrés. Une femme présente son petit garçon, une autre son ventre de femme très enceinte. Une femme fait la cueillette d'herbes, un homme prend un moment de pause sur son scooter. Une femme est installée dans un fauteuil en cuir dans ce qui semble être son appartement, tandis que les autres sont dehors ou dans des décors neutres. Leurs âges vont

de l'adolescence à la quarantaine, tout au plus.

Et nous ne savons rien de plus sur eux. Ils sont tous présentés de façon très individualisée et clairement pas comme des statistiques. Ils sont heureux, en bonne santé, beaux et sûrs d'eux. Notre imagination entre en jeu, inévitablement. Nous nous réjouissons de leur histoire collective apparente qui, bien entendu implique au mieux des difficultés mais se termine apparemment par un heureux dénouement. Si nous ne savions pas qu'il s'agissait d'Africains en Italie, est-ce que nous réagirions différemment? Pourrions-nous les voir comme des Africains et des Africaines en Afrique, membres d'une classe moyenne qui prospère dans certains pays mais classe extrêmement rare dans d'autres? C'est peut-être alors que l'on aperçoit quelque chose au fond de leurs yeux qui ne suggère pas un passé de privilégié. Il pourrait de fait s'agir d'Américains, de Britanniques ou de Français, bien que toutes ces nationalités évoquent des passés différents de ceux que l'Italie transmet, impliquant notamment des temps plus reculés. Replacés dans ces pays, ils pourraient s'agir d'immigrés et d'immigrantes de troisième ou quatrième génération.

### COMME TOUS LES IMMIGRANTS, ILS SONT UNE SUPERPOSITION DE STRATES ALTERNANT PERSÉVÉRANCE ET REGRETS.

Ce sont donc bien des hommes et des femmes immigrés récemment arrivés, se reconstruisant une vie dans des circonstances bien différentes de celles dans lesquelles ils ont grandi. Comme tous les immigrants, ils sont une superposition de strates, alternant persévérance et regrets. Même s'ils ne viennent pas d'un territoire en guerre, il est probable qu'ils aient fait de grands sacrifices pour arriver où ils sont, y compris les plus jeunes d'entre eux. Celles et ceux qui quittent leur foyer pour aller ailleurs sont parfois plus désespérés, mais ils sont souvent les plus motivés, les plus ingénieurs, les plus créatifs et les plus indépendants. Être **immigrant**

Lucy Sante est une écrivaine de langue américaine, auteure de neuf livres, dont *L'Effet des faits* (1999), le seul traduit en français à ce jour. Elle écrit souvent sur la photographie, et a reçu le prix Infinity de l'International Center of Photography en 2010. Elle a enseigné l'histoire de la photographie pendant 23 ans à Bard College (New York).

devrait s'arborer comme une marque de fierté, comme une traversée de la Manche à la nage ou du Pacifique en radeau. Non seulement l'immigrant a choisi de perdre des proches, des lieux, des habitudes et des plaisirs, mais il lui faut les remplacer par un contexte entièrement nouveau, fondé sur les us et coutumes d'une nouvelle société qui a sa propre langue, ses propres tabous et son propre savoir. Il faudra peut-être des années pour arriver à les décoder. Et l'immigrant sera testé sur ces points, impitoyablement et régulièrement, par des personnes nées dans cette société incapable d'imaginer pourquoi quelqu'un parlerait une autre langue que la leur.

### FAITES CONNAISSANCE AVEC VOS VOISINS ET VOISINES.

Ces portraits montrent des immigrants très chanceux car ils ont réussi à y prendre pied. Bien d'autres qui leur ressemblent se sont noyés dans l'Adriatique, ont gelé à la frontière polonaise ou ont été assassinés en Grèce. Et ils seront de plus en plus nombreux au fur et à mesure que la guerre se généralisera et se poursuivra dans les endroits les plus menacés par les pénuries matérielles. Et les pénuries matérielles s'aggraveront au fur et à mesure que le climat sera hors de contrôle. Et le climat rendra de plus en plus d'endroits invivables. Des populations entières prendront la fuite sans pouvoir trouver aucun endroit prêt à les accueillir. Il va sans dire que la solidarité et la charité humaine diminueront rapidement dans les nations qui n'ont pas besoin de bouger. Mais pour l'instant, concentrons-nous plutôt sur ces quelques personnes qui, contre toute attente, ont réussi à se ré-installer et à s'introduire dans une nouvelle vie qui semble les satisfaire. Il n'y a vraiment aucune raison d'en savoir plus sur elles. Scrutez-les attentivement, l'une après l'autre, dans les photographies de Mark Lyon: la jeune beauté dans la chemise qui semble indiquer CIAO, la candidate dans sa chemise *Allez vous faire foutre (Fuck Down)*, le type qui affiche un sourire à un million de dollars dans une pose et désarçonne ensuite par son sérieux dans la suivante. Faites connaissance avec vos voisins et voisines.

Sophie Wahlich est directrice de recherche au CNRS en science politique, laboratoire Pacte-UGA-Sciences-po. Elle est entre autres choses, spécialiste de la question des étrangers et des émotions.

1. J'ai regardé ces images une première fois avant de partir en voyage à New-York.

J'ai alors été frappé par les écarts de vêtements qui témoignaient d'une manière de se projeter dans un monde global ou dans une subjectivité culturelle plus identifiable.

2. Les premiers étaient plus jeunes me semble-t-il, mais c'est souvent difficile de donner un âge à des visages inquiets, fermés, parfois même renfrognés avant que le photographe ne réussisse à faire ouvrir des bras croisés sur le corps en bouclier, ou à faire éclater un sourire dans le visage à qui il parle et qui le regarde.

L'art du photographe est alors un art de l'ordre de la métépsychose, il faut faire advenir un revenant, un homme ou une femme joyeuse au lieu de son enfermement et parfois de son épuisement, épuisement de l'espoir et de cette capacité à se projeter dans un futur désirable.

3. Maintenant que je revois ces photographies à New-York, j'ai le sentiment de voir des New-Yorkais et non des étrangers enfermés dans des camps. Effet de nouvelle imprégnation rétinienne, effet peut être aussi de la manière dont le photographe a naturalisé, culturalisé son regard sur ces visages, ces vêtements et ces corps.

Bien sur c'est l'idée même d'étrangereté qui est en jeu.

### IL FAUT AGITER LE KUKÉON.

Ici à New-York, je vois les mêmes émotions qui parcourent visages, mains et corps, mais ils me semblent peu étrangers. Le semblable domine et ce serait la question sociale qui serait première. Mais si la mixité sociale et raciale est quotidienne dans le métro new yorkais, la ségrégation spatiale rappelle que l'idylle de la **diversity** est un leurre. Je crois cependant que c'est aussi une chance car dans un temps d'affrontement renouvelé cela me fait aussi sentir que je peux encore chercher une foi en l'impossible démocratie, car le mélange vécu des groupes sociaux, raciaux et culturels dans Prospect Park à Brooklyn me méduse. Comme disait Nicole Loraux il faut agiter le kukéon, cette boisson sacrée faite de graines et de liquides, métaphore de la société vivante, il faut constamment l'agiter, la secouer, la mélanger pour que graines et liquide ne se séparent pas,

## Parier ensemble

par Sophie Wahlich

qui n'y ait pas dégradation de la vie sociale en **stasis** ou guerre civile.

Ces lieux existent aussi en France, mais ils me semblent moins emblématiques, plus rares. Mais je dépends de mes propres fantasmes, de mes propres déceptions.

4. En France et en Italie, le racisme, la xénophobie sont redevenus immédiats, sans doute inscrits dans la structure sociale comme aux États-Unis, même si le post-colonialisme en France pose d'autres questions que l'héritage de l'esclavage États-Unis. Quant à l'Italie, la longue expérience d'être un pays d'émigration et non d'immigration confronte une population étrangement blessée à son territoire de l'immigration sur son territoire.

Mais l'Italie comme la France ont une tradition double, révolutionnaire et contre-révolutionnaire, patriotes antifascistes face aux héritiers du fascisme bien présents.

6. Jean-Claude Milner à propos de son livre intitulé *Les penchants criminels de l'Europe démocratique* répond à un entretien. L'interlocuteur souligne le fait qu'en Europe la France n'est pas **Judenreita**: *Qu'est-ce qui fait que la France n'a pas été comme la Hollande? Il ne faut pas chercher midi à quatorze heures, (...) il faut dire les choses comme elles sont: il y a eu un mouvement de résistance significatif, avec des cercles plus ou moins éloignés, des gens qui étaient dans les réseaux au sens propre, des gens qui étaient proches des réseaux sans en être; il y a eu des protections qui se sont mises en place pour des raisons diverses, mais disons que, à un moment donné et de façon plus active en France qu'ailleurs, le signifiant national a fonctionné. Directement ou indirectement il y a des gens qui ont dit: ça ne peut pas se passer comme ça, des Français ne peuvent pas laisser faire ça. Ça s'est passé ailleurs; lorsqu'on a demandé à l'armée italienne d'arrêter les juifs dans la région de Nice, les officiers ont dit "Nous sommes héritiers du droit romain, nous avons avec l'université de Bologne, fabriqué le droit médiéval, vous ne pouvez pas demander à des Italiens de faire ça." En France beaucoup de gens sont allés au-delà d'un geste esthétique; mais pour eux aussi, c'est*

*le signifiant national qui a joué y compris dans sa dimension fantasmagorique, par cette croyance naïve que le signifiant national français a pour particularité de porter l'humanité en général.*

### ALORS POURQUOI DES CAMPS D'ÉTRANGERS AUJOURD'HUI ENTRE LA FRANCE ET L'ITALIE?

7. Alors pourquoi des camps d'étrangers aujourd'hui entre la France et l'Italie? Oubli de soi? On pourrait croire que ça ne marche plus. Mais c'est faux, ceux qui sont héritiers de cet héritage sont seulement à nouveau en résistance, ce qui veut dire qu'ils sont minoritaires, et ils ont été mis en minorité depuis la création de la cinquième république française

8. Jacques Soustelle, anthropologue, militant antiraciste dans les années 1930, résistant durant l'épopée de la France libre, nommé gouverneur général d'Algérie, par le ministre Mendès France en janvier 1955, avait posé les premiers jalons de **l'intégration**. Ce projet coïncidait avec ceux de Claude Lévi-Strauss son ami, et de Paul Rivet et Germaine Tillion ethnologues. Dans *Tristes Tropiques* ce projet est explicité: *(...) Si une France de quarante-huit millions d'habitants s'ouvrait largement sur la base de l'égalité des droits, pour admettre vingt-cinq millions de citoyens musulmans, même en grande proportion illettrés, elle n'entreprendrait pas une démarche plus audacieuse que celle à quoi l'Amérique dut de ne pas rester une petite province du monde anglo-saxon. Quand les citoyens de la Nouvelle-Angleterre décideront il y a un siècle d'autoriser l'immigration provenant des régions les plus arriérées de l'Europe et des couches sociales les plus déshéritées, et de se laisser submerger par cette vague, ils firent et gagnèrent un pari dont l'enjeu était aussi grave que celui que nous nous refusons de risquer. Le pourrions-nous jamais? En s'ajoutant, deux forces régressives violentes leur direction s'inverser? Nous sauverions-nous nous-mêmes, ou plutôt ne consacrerions-nous pas notre perte si, renforçant notre erreur de celle qui lui est symétrique, nous nous résignons à étriquer le patri-*

*noine de l'Ancien Monde à ces dix ou quinze siècles d'appauvrissement spirituel dont sa moitié occidentale a été le théâtre et l'agent? (...) Un autre destin est possible (...).*

9. Justifiant en coulisses sa politique africaine, le Général de Gaulle expliqua à Alain Peyrefitte: *Ceux qui prônent l'intégration ont une cervelle de colibri, même s'ils sont très savants (...) Il ne faut pas se payer de mots! C'est très bien qu'il y ait des Français jaunes, des Français noirs, des Français bruns. Ils montrent que la France est ouverte à toutes les races et qu'elle a une vocation universelle. Mais à condition qu'ils restent une petite minorité. Sinon, la France ne serait plus la France. Nous sommes quand même avant tout un peuple européen de race blanche, de culture grecque et latine et de religion chrétienne.*

Un tel énoncé s'oppose radicalement aux principes hérités de la Révolution de 1789.

### CES ÊTRES HUMAINS NE SONT PAS NEW-YORKAIS ET PAS ENCORE EUROPÉENS, MAIS BIEN EN EUROPE, CE NE SONT PAS DES CHIFFRES.

10. Il n'y a pas eu de melting pot à la française mais des indépendances néo-colonisées d'où sont venus les citoyens déçus de l'Outre-Mer, fuyant la misère, affluant d'année en année dans un pays qui n'a pas voulu parier sur l'avenir. Cette exposition témoigne d'une résistance à cet oubli de l'histoire et ouvre les possibles. Ces êtres humains ne sont pas New-Yorkais et pas encore Européens, mais bien en Europe, ce ne sont pas des chiffres. Il faut parier ensemble à nouveau sur la puissance de vie qui les habite.

Notes  
\* *Tristes Tropiques*, Plon, 1955, rééd. Pocket, 1984, pp. 486-487.

**Publications essentielles**  
*Stridences en conjonctures troubles, notre situation historique* (Excès, 2021) - *La Révolution française n'est pas un mythe* (Paris Klincksieck, 2017) - *Le radeau démocratique* (Éditions Lignes, 2017) - *Les émotions, la Révolution française et le présent* (Paris, éditions du CNRS, 2009) - *L'impossible citoyen, l'étranger dans le discours de la Révolution française* (Paris, Albin Michel, 1997), réédité avec une postface inédite de l'auteur (Paris, Albin Michel, Bibliothèque de l'évolution de l'humanité, 2010).

## Malédiction

Moi qui tiens secret le cordon  
qui me relie à l'utérus céleste  
J'entends crier le vent et ça geint  
tout autour

Quand on discute ensemble,  
moi et les roses \_\_\_\_\_ Je kiffe le chant des murs  
qui m'écrasent  
Mon amie la peur me tient  
aux tripes  
C'est le rien qui me soutient.

Passants, n'implorez pas la  
miséricorde de Dieu sur moi  
Comme si j'étais un réprouvé  
croulant sous les fautes  
Et qui en appelle à la divinité \_\_\_\_\_

Passez, votre chemin sans pitié  
ni regard  
Ou plutôt donnez-moi un grand sac  
poubelle bien noir  
Pour m'y emballer  
Avec ma tristesse  
Ma défaite  
Mon néant  
J'en ferai ma tambouille  
et je l'avalerai

Filez-moi du feu  
Comme ça je pourrai brûler \_\_\_\_\_

Tout ce qui me pollue la vie  
  
Je suis comme une charogne  
en plein Paris  
Je pue  
Je révulse vos longs corps parfumés  
et fleuris  
J'excite votre haine envers moi  
et les miens  
Tous ceux que les guerres en rafales  
ont criblés

Je suis comme une charogne  
où logent les vers  
Et même les vers quand ils me  
mangent

Ne me voient pas comme un régal  
Ni comme une recette mémorable \_\_\_\_\_

Je ne connais pas la date  
de ma mort  
Mais j'ai besoin de retrouver  
mon souffle  
Et clore mes paupières  
Pour les ouvrir enfin sur l'au-delà

Je n'ai plus d'appétit, plus de goût  
Rien ne m'attire  
Pas même mon enfant, le fruit de  
mes entrailles  
Rien ne me séduit  
Pas même celle qui forme ma  
moitié

Et ouvre à ma pénétration  
Tout l'inconnu du désir.

Priez Dieu que ma faim  
me revienne au plus vite \_\_\_\_\_

Dès que j'entre dans votre champ  
de vision  
Je vous vois tressaillir de dégoût  
Faites-moi quitter ce monde  
sophistiqué, je n'y ai pas ma place

Je suis indéfini, sans identité,  
Sans papiers  
Rien qu'un tas

Un ramassis de saletés à vos portes \_\_\_\_\_ Je préfère mourir au combat  
Pour devenir enfin quelqu'un : ange  
ou démon  
Je ne veux pas d'une mort lente

Ah ! Si seulement les roses pouvaient pousser sur mon cœur  
Me parfumer les poumons  
Faire une beauté à ma vermine

Alors mon cœur battrait au son des cloches  
Vos prières ont pouvoir de m'envelopper, mais...

Je suis un corps  
Une dépouille en décomposition qui vous regarde  
Et si elle est en train de puer

par Hassan Yassin

C'est parce que vous refusez de la  
reconnaître  
Dans votre indifférence  
Votre mépris

Même l'eau perd son cours jusqu'à  
moi  
Et les toutous me regardent de haut

Hassan Yassin est soudanais, origi-  
naire de la ville d'Omdurman.  
Il est professeur d'arts martiaux.  
Il est militant pour les droits de  
l'homme. Il est écrivain et poète.  
Il réside en France depuis avril 2016.

Dans leurs belles cuissardes  
et leurs gants  
Ces chiens, qui jouissent  
d'un pedigree, d'un coussin  
à leur nom  
Dont l'encolure s'orne de bijoux  
sertis de pierres  
... Et avec tout ça, vous n'avez pas un  
mot pour moi !

Quoi de plus violent, pour désigner  
un homme que ce mot : **réfugié**

Dieu tout puissant

Quant jetteras-tu les yeux sur moi \_\_\_\_\_ Pour donner, dans ta bienveillance,  
Ordre à mon cœur de s'arrêter  
Ce cœur rempli de roses  
empoisonnées  
Ce cœur qui sans arrêt bat,  
s'éténue, me dérange !!!

Les couches de saleté se  
superposent sur ma peau  
Et dégagent une chaleur  
si dégueulasse

Qu'elle incommode les poux  
dans mes cheveux \_\_\_\_\_ Hé, les passants, écoutez-moi

Je suis un migrant

Qui a surmonté toute la décomposition en Méditerranée  
Pour venir pourrir dans vos rues  
Ces rues nettoyées à grande eau chaque matin.

Et moi là ? !!! \_\_\_\_\_

Je suis le mensonge de votre monde  
Je suis cette humanité qui fait les  
gros titres  
On s'active à des stratégies dans vos  
Mairies  
Pour se débarrasser de moi  
On crée des commissions  
On dépense des sommes colossales

Pour me déraciner.

Alors je ne sais plus si je suis

un bout de viande \_\_\_\_\_ Ou un morceau d'asphalte

monde

Je n'existe pas dans le rétroviseur du

Vous, mes frères dans les centres de rétention  
Vous qui attendez qu'on vous réexpédie aux tortionnaires  
Vous qu'on assassine au nom des conventions internationales  
Vous qui fuyez Lampedusa  
Et ses foutues empreintes

Les bains de sang africain  
Voilà que vous vous retrouvez plus  
bas que la terre  
Pourquoi ?

Parce que je suis un réfugié saturé de pestilence

Étendu sans espérance  
Dans le chaos

Je meurs avec le silence des lucioles  
Caressé par des papillons  
multicolores  
Parce que je suis une malédiction  
dans le viseur



Lamine, Marsala, 2021